

Renaissance and Reformation Renaissance et Réforme



Bayle, Ariane. Romans à l'encan. De l'art du boniment dans la littérature au XVIe siècle

Mireille Huchon

Volume 34, numéro 4, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1106080ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/rr.v34i4.18655>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)

2293-7374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Huchon, M. (2011). Compte rendu de [Bayle, Ariane. Romans à l'encan. De l'art du boniment dans la littérature au XVIe siècle]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 34(4), 123–126. <https://doi.org/10.33137/rr.v34i4.18655>

of plague and social unrest. The statement that the brothels of Southwark were “owned” by a former lord mayor in the fourteenth century and under government regulation until 1506 (32) seems a casual distortion of a more complex situation (the prostitutes of Bankside were not called the “bishop of Winchester’s geese” for no reason).

Yet, despite some imprecision and flaws in interpretation, Bayer’s goal to redress the balance in perception of suburban theatres is welcome. Not only the stimulus for disorder and subversion as represented by E.K. Chambers, Stephen Mullaney and others—though sometimes they undoubtedly were—the early modern theatres of London also became important social institutions contributing to local economy, popular education, welfare, and community cohesion as well as entertainment in a period of religious turmoil, recurring plague, and dramatic population growth.

It is a compliment to Bayer’s work that the reader emerges with a clear sense that more work with a similar focus on social networks in a geographic context would be welcome for other early theatres in Middlesex and Southwark. His book is therefore the first, but not the last word on the theatres, communities, and civic engagement in early modern London and its suburbs.

SALLY-BETH MACLEAN, *Records of Early English Drama*

Bayle, Ariane.

Romans à l’encan. De l’art du boniment dans la littérature au XVI^e siècle.
Genève: Droz, 2009. 465 p. ISBN 978-2-600-01266-9 (relié) 149 \$

Ariane Bayle s’attache, dans une perspective comparatiste, à une réalité attachante du XVI^e siècle pour le lecteur moderne qui chérit Panurge — le rusé, « un homme qui se mesle de tout faire, un factotum, un homme qui a esté de tous mestiers » pour reprendre la définition du dictionnaire de Robert Estienne (1549). Il s’agit de l’art du boniment, l’art de la « charlatterie », si l’on voulait donner un synonyme du temps à ce terme anachronique de « boniment » qu’emploie la critique rabelaisienne moderne et que reprend, avec discernement toutefois, Ariane Bayle ; mais « boniment » a l’avantage de ne pas offrir qu’une connotation négative et de rendre compte, à côté de la tromperie, du plaisir de

la parole. Bateleur, prédicateur, fabulateur, régisseur, charlatan, c'est à un jeu de rôles que se livre Ariane Bayle, cherchant à démasquer le personnage qui mène la narration, du moins sa « posture d'énonciation ». Elle définit le boniment comme « discours de promotion, adressé à un public sur le mode de l'exhibition ou de la performance, toujours exposé au soupçon de tromperie, et dans lequel l'exercice de la parole, indissociable de l'idée de jubilation, tend à provoquer le rire » (27). Dans un parcours où alternent vues cavalières et minutieuses analyses de textes, elle conduit de l'oralité du bonimenteur, de sa *persona* auctoriale, de ses discours de promotion à une réflexion sur la vérité et sur la fiction en passant par la figure du prêcheur entre pasteur et imposteur. C'est le passeur, l'escamoteur et ses tours de passe-passe, comment il tient l'affiche et les relations qu'il entretient avec son lecteur et le statut du monde fictionnel qu'il lui propose qui ont intéressé Ariane Bayle qui a eu l'ambition d'élaborer une véritable « poétique du récit ironique ». Le corpus est constitué de quatre auteurs de narrations longues, non référentielles, comiques, où sont présentes la voix du régisseur et la création d'un univers : Folengo, *Baldus* (éditions de 1517 à 1552), traduit en français en 1606 sous le titre d'*Histoire macaronique de Merlin Coccaie, prototype de Rabelais*, les quatre premiers livres de Rabelais (1532 à 1552), *La Vida de Lazarillo de Tormès* (1554) et, ouvrage publié quarante ans plus tard, de Thomas Nashe, *The Unfortunate Traveller or the Life of Jack Wilton* (1594). Rabelais se taille la part du lion, dans ces récits qui, avec alternance du commentaire et de l'histoire, relèvent du modèle lucianesque, de l'histoire fabuleuse, de la parodie de roman de chevalerie, du roman picaresque. Ils sont, au fil de l'analyse, comparés dans leur totalité, mais le plus souvent traités en parallèle. Un certain nombre d'ouvrages servent de contrepoint : le *Dit de l'herberie* de Rutebeuf, *L'Erbolato* de l'Arioste, le *Discours de l'origine des charlatans*, des pamphlets comme *La satyre Ménippée*, *Le livre des marchans* d'Antoine Marcourt, des nouvelles comme le *Decameron* de Boccace, les *Comptes du monde aventureux*, les *Recreations* de Des Périers ; ils sont l'objet de présentations minutieuses qui éclairent le propos, mais paraissent parfois plus accessoires et excentrés.

Dans un premier chapitre, sont traitées la représentation et la transposition de l'oralité et de la théâtralité dans la fiction. Sont judicieusement pris en considération les caractéristiques de l'imprimé, les diverses procédures de lecture, le dispositif rhétorique, les procédés par lesquels se donne à voir la présence du narrateur. De belles figures de bonimenteur se profilent : bateleur,

acteur du prologue antique, histrion, crieur, charlatan. Le décadrage entre oralité et lecture entraînerait la nécessité de l'interprétation. L'examen du dispositif énonciatif donne lieu à des pages très pertinentes sur l'*ethos* du présentateur, sur le narrataire pluriel et la sélection du public, sur la « scénographie des interventions narratoriales » aux seuils de l'œuvre ou, dans le récit, sur les effets de voix significatifs pour « l'oreille interne » du lecteur et son imagination. On croit entendre le bonimenteur dont nous est excellemment restitué l'univers sous le patronage de ses ancêtres médiévaux.

Dans le second chapitre, Ariane Bayle s'intéresse au discours de promotion. Se déploie tout l'apparat publicitaire : titres, avant-textes. L'étude comparée des prologues permet de mesurer comment se fait l'éloge, mais aussi la dévalorisation de l'utilité du livre. Dans les prologues du *Lazarillo*, du *Gargantua*, les changements d'attitude du locuteur entraînent une interprétation ironique. Le chapitre du pantagruelion, longuement étudié et judicieusement mis en relation avec l'*Erbolato* de l'Arioste, est, toutefois, plus complexe en son énonciation qu'il n'y paraît ; il est difficile de le référer à Alcofrybas, alors que tout le met en relation avec le « prologue de l'auteur » et que le huitain final est à lire comme une célébration du siècle de François I^{er}, à l'instar de Virgile, célébrant le siècle d'Auguste ; le développement ultérieur, « D'Alcofrybas à Rabelais, la conquête de l'autorité » (230), pouvait inviter, dans ce cas, à la prudence. C'est toutefois un « acteur indigne de confiance » à l'« *ethos* narratorial douteux », mis en œuvre à partir de procédés stylistiques particuliers, qui est heureusement mis en relief dans l'ensemble des œuvres du corpus, par des auteurs qui se jouent ironiquement des conventions éditoriales et de la *persona* auctoriale, qui s'interrogent et font s'interroger sur la relativité des valeurs.

Le chapitre III consacré aux « pasteurs et imposteurs » fait se rencontrer le discours homilétique et le discours de la promotion commerciale. Il se fonde sur les rapprochements contemporains des figures du prêcheur et du bateleur que dénonce Erasme, sur la collusion du commerce et du discours de la foi, objet de polémiques contemporaines. Ariane Bayle met en avant l'intrication entre narration et prédication dans une longue analyse du sermon de la Madeleine de Michel Menot. On retiendra aussi l'excellente mise en rapport du discours d'Homenaz, avec celui d'Alcofrybas, la ressemblance entre discours d'éloge de la fiction et discours militant. La prédication de Cingar serait à rapprocher de certains discours de Panurge. Une évolution de la violence verbale entre le temps de Rabelais et celui de Thomas Nashe est suggérée.

Le chapitre IV, « usages de la fiction », pose des problèmes majeurs concernant les enjeux de la création des univers fictionnels des bonimenteurs, dans des discours qui font l'« éloge d'un non-vrai irréductible à la catégorie du faux » (347) et élaboreraient un bien idéal. Comme l'écrit Ariane Bayle, « le choix de la posture histrionique est pour l'auteur une manière de souligner que l'expérience fictionnelle est de l'ordre de l'expérimentation pratique, d'un savoir-faire qui se donne à voir » (348). Bien précieux que cette camelote du bonimenteur, objets problématiques, mais qui sont l'occasion de réflexions fines sur la vérité et la fantaisie, sur la joie, sur l'écriture de la narration fictionnelle, sur l'invention de nouvelles formes littéraires : le macaronique entre vanité et vacuité, l'affirmation de la liberté de l'auteur dans le cas de Nashe, la fiction thérapeutique. Certaines questions majeures, seulement esquissées, mériteraient des développements plus circonstanciés, comme la lecture de la fable, tout particulièrement dans la perspective du commentaire au *Songe de Scipion* de Macrobie, ou les nouvelles procédures de lecture allégorique selon Érasme et Melanchthon.

L'ouvrage d'Ariane Bayle, de lecture très agréable, s'inscrit dans les interrogations très actuelles sur l'énonciation, sur les problèmes de la fiction, l'*ethos* et l'émergence de la figure de l'auteur. Le lecteur la suit avec plaisir dans les dédales de cette nouvelle catégorie du roman européen plaisamment nommée « romans à l'encan », ancêtre du récit ironique du XVIII^e siècle. On ne saurait lui reprocher que l'œuvre de Rabelais y occupe la place maîtresse, lui-même apparaissant à son époque comme le type même du bonimenteur à en croire le dialogue facétieux de Ludovico Arrivabene, *Sylvius ocreatus* (1555) : « Vous allez voir par Hercule un nouveau Protée, tant il va prendre de formes : il faut être d'un esprit parfaitement purgé, pour que cet homme tantôt renard, tantôt singe ne se joue pas de vous de façon extraordinaire. Je n'ai jamais vu imposteur plus accompli ».

MIREILLE HUCHON, *Université de Paris IV-Sorbonne*